

affaires de Dieu, persuadés que Dieu se chargera de faire les nôtres.

“ Je baise avec respect votre pourpre sacrée, et me dit de Votre Eminence le très humble et très dévoué serviteur.

“ Signé : † FRÉDÉRIC FUZET,
“ Evêque de Saint-Denis de la Réunion.”

Monarchistes, réfléchissez et revenez tous à de meilleurs sentiments.

Plus de conspirations, plus de rêves de trônes et de privilèges. Tout pour la France !

* * Je viens de voir une photographie de notre vénéré et regretté curé Labella ; elle a été prise par M. Jolliot—qui était un des Français présents à Saint Jérôme en 1885 ; un photographe, un savant millionnaire—et certes, c'est la meilleure que j'ai vue de notre vieil ami

On demandait dernièrement, de Saint-Jérôme, un portrait pouvant servir de modèle à la statue que l'on se propose de faire faire en l'honneur du *Roi du Nord* ; c'est celle-là, pose, attitude, énergie, intelligence, vie, tout est là.

Cette photographie a été envoyée à l'honorable M. Mercier.

Le curé est debout, de profil, en pleine lumière, la main gauche posée sur son vieux bréviaire—vous le connaissez ce pauvre livre, usé, abîmé, jauni, recouvert de son vieux mérinos noir—la tête haute, la bouche souriante, semblant contempler son œuvre au-dessus des hautes futaies et des collines des Laurentides, content, heureux... notre curé, enfin, plein de vie et de santé, avec ses traits pleins de force et de finesse.

Au dos, un carré de papier : *Figure napoléonienne, me dit on, mais je n'en crois rien.*—A. B.

Ah ! monseigneur, que vous avez raison et que vous avez tort.

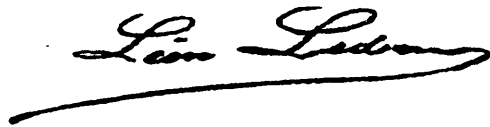
Le type napoléonien ? certes oui, vous l'avez, plein de nerf et d'énergie, le front, le nez, le menton, mais... du napoléonien, ennemi du sang, de la tyrannie et du mal. Un type napoléonien qui ne rêve ni batailles, ni combats, mais seulement la conquête de la forêt, le triomphe du travail, l'apothéose d'un peuple.

Monseigneur, vous avez été le Napoléon de la colonisation !

* * Encore une royauté tombée.

Dempsey, un des rois du coup-de-poing, a été battu et archibattu par un autre boxeur, dont j'oublie le nom.

Ces deux individus ne s'en voulaient pas le moins du monde, mais c'est leur manière de gagner leur vie que de se donner des coups.



A L'ÉTRANGER

Quand un roi disparaît, les anecdotes peuvent sur son compte. Le roi de Hollande, qui vient de mourir, ne sera pas privé de ce cortège habituel de ceux dont les moindres actes occupent l'attention publique.

On raconte qu'un jour Guillaume descendit à ses cuisines, au moment où tout le personnel du château de Loo était à table. Ses gens se traitaient bien, trop bien même, au gré de Sa Majesté, qui, prise de colère, après un formidable juron qui fit tressaillir tout le monde :

— Vous mangez mieux que moi.

Le verbe “ manger ” rend bien imparfaitement l'expression royale, qui indiquait la manière de manger des porcs ; le mot nous manque en français, mais on pourrait dire “ grouiner, ” et je recommande cette expression aux décadents.

À la suite de cette fâcheuse visite, par ordre du roi, pendant six semaines ses gens furent nourris de choux-raves et de pommes de terre.

Le wagon qui a transporté la dépouille mor-

telle du roi, de Loo à La Haye, était prêt, paraît-il, depuis plus d'une année. Touchante prévoyance qui aurait certainement ému le cœur du monarque s'il eut connu ce détail.

* *

Buffalo Bill, une autre personnalité qui avait aussi disparu, fait de nouveau parler de lui.

Buffalo vient donc de reparaitre sur la scène : le gouvernement des États-Unis l'a choisi pour pacifier les Peaux-Rouges. Un esprit superficiel pourrait croire que cet habile Barnum va charmer ces sauvages par quelques représentations bien organisées. Il n'en est rien : c'est sur la bravoure du colonel Gody qu'on compte, et la seule manière en usage de pacifier les Peaux-Rouges est de les exterminer.

Pourquoi ces rigueurs du gouvernement de Washington ?

C'est parce qu'en ce moment les Peaux-Rouges célèbrent par la danse des fantômes la venue du Grand-Esprit.—Vous vous demandez en quoi cela peut bien gêner les visages pâles de savoir que leurs sauvages voisins s'amuse à danser—Il est évident que vous ou moi danserions le pas des fantômes, que j'ignore du reste pour ma part, en plein Congrès des États-Unis, qu'on nous mettrait vraisemblablement à la porte, mais que personne n'en prendrait ombrage. Mais quand il s'agit des Peaux-Rouges c'est bien différent, car cette danse est un signal de guerre. Le pays est en ébullition.

Pourquoi avoir fait choix de Buffalo Bill pour calmer cette effervescence ? Sans doute parce que ses gens, habitués à entendre dans les cirques une musique barbare, ne reculeront pas devant celle des sauvages.

Les adversaires du colonel Cody ont des noms charmants : le Taureau Assis (Sitting Bull, dont nous avons publié le portrait la semaine dernière), l'Ours des Roches et la Chemise Rouge. Ce dernier, pourtant, a un parfum belleillois qui l'eût fait rejeter par Gustave Aymard, comme dépourvu de couleur locale.

Ces Américains ne cesseront de traquer les Peaux-Rouges que lorsqu'ils entendront le dernier soupir du dernier de ces malheureux.

Je sais bien que ces sauvages ont des procédés que la civilisation réprouve : ils scalpent les gens et mangent avec leurs doigts, et au lieu de se vêtir décemment d'un complet à carreaux, ils ne se couvrent que de dessins aussi décoratifs que peu artistiques.

Mais je sais aussi que les civilisés qui les exterminent ont des procédés que la morale réprouve, et, sauvages contre sauvages, je fais des vœux, hélas, inutiles, pour les Peaux-Rouges.

* *

L'extermination fait partie des mœurs américaines. Le mépris de la vie de ses semblables est poussé aux États-Unis à ses dernières limites.

Un nommé Martinez est accusé par exemple de tentative d'assassinat, sur la personne du docteur Flores, et comparait devant le tribunal de Revas, dans le Nicaragua. “ Je sais que je serai condamné, dit-il, mais auparavant je réglerai cette affaire. ” Et, s'armant d'un revolver, il abat le Dr Flores, sans doute pour bien prouver qu'il n'a jamais eu l'intention de lui faire du mal, puis un de ses voisins qui s'interposait, enfin un des témoins et, sans qu'on songe à l'arrêter au milieu de la confusion, il gagne la rue où l'attendaient ses frères. Sans une délation, jamais on ne l'aurait retrouvé.

Voilà un drame qui ferait sensation au Palais de Justice.

On a beau dire que les rues de Montréal sont tout ce qu'il y a de moins sûr, le soir...

Mais tout cela compte peu dans un monde où la population se multiplie avec une si grande rapidité.

Il y a cinquante ans, New-York n'avait que 312 mille habitants. Elle en compte aujourd'hui un million sept cent mille.

Et pourtant, les États-Unis s'aperçoivent déjà, paraît-il, qu'ils ne peuvent complètement se suffire à eux-mêmes. Le *Herald*, de Chicago, avoue que, depuis l'application du bill MacKinley, le comité

de l'Exposition universelle projetée pour 1892 se débat contre des difficultés inextricables, et va probablement être obligé de renoncer à sa mission.

* *

Il y a des gens qui collectionnent les coupe-papier.

On vient d'en offrir un au vice-roi des Indes, le marquis de Lansdowne, ancien gouverneur du Canada, qui serait bien encombrant dans une vitrine.

Un opulent rajah, en visite chez le vice-roi, l'ayant vu se servir pour ouvrir ses revues et ses journaux illustrés d'un coupe-papier d'ivoire, instrument nouveau pour lui, pria son hôte de lui en faire cadeau.

À quelque temps de là, notre rajah revenait à Calcutta, suivi d'un jeune éléphant dont les défenses avaient été très artistement travaillées et taillées en coupe-papier. Il suffit de placer brochures et journaux devant l'intelligent animal, pour qu'il les coupe soigneusement, en s'aidant de sa trompe, et les rende respectueusement à son maître. C'était le remerciement du rajah.

Bien encombrant ce coupe-papier, mais précieux tout de même pour les gens qui reçoivent beaucoup de livres, car je ne connais rien de plus agaçant que l'opération qui consiste à couper les pages d'un volume neuf.

* *

Dans une ville d'Allemagne, dotée d'une Université, quelques jeunes gens, qui sans doute ne perdent pas leur temps à couper les feuillets de leurs livres d'étude, viennent de se procurer un jour de vacance par une ingénieuse supercherie.

Il y a longtemps que les étudiants ont imaginé d'aller remplacer, dans les petites villes, le panneau d'un notaire par la carotte d'un marchand de tabac. Ceux-ci eurent l'idée d'enlever de la palissade d'un chantier en construction un énorme écriteau : *Défense d'entrer sous peine d'amende*. Et la bande joyeuse alla mettre la pancarte au-dessus du portail de l'Université.

Le lendemain, tous les étudiants prenant la balle au bond, s'empressèrent de rebrousser chemin et de s'offrir un jour de vacance.

L. DU LARY.

AVIS AU PUBLIC

1. Payez ce que vous devez pendant que dans votre gousset sonne assez d'argent pour le faire.
 2. Ayez le courage de vous passer de ce dont vous n'avez pas besoin, quelque soit votre désir de vous le procurer.
 3. Ayez le courage de parler quand il convient de le faire, et de vous taire lorsque la prudence l'exige.
 4. Ayez le courage de faire un testament, et que ce testament rende justice à tous les intéressés.
 5. Ayez le courage de dire à un homme pourquoi vous ne lui prêtez pas votre argent.
 6. Ayez le courage de rompre avec la connaissance qui vous plait le plus, sitôt que vous devenez convaincu qu'elle manque de principes.
 7. “ Un ami doit supporter les défauts de son ami ”.
 8. Ayez le courage de montrer que vous respectez l'hospitalité et l'honnêteté sous quelque aspect qu'elle se présente et que vous méprisez la fourberie d'où qu'elle vienne.
- Ces principes sont essentiels dans la vie, et chacun devrait les observer.

PETIT COURRIER

J'offre mes sincères remerciements à M. Wilfrid Langlois, de Sainte-Scholastique, pour l'envoi de la chanson patriotique publiée dans *Le Monde Illustré* du 17 courant.

Cette version doit être la vraie.—E. Z. M.